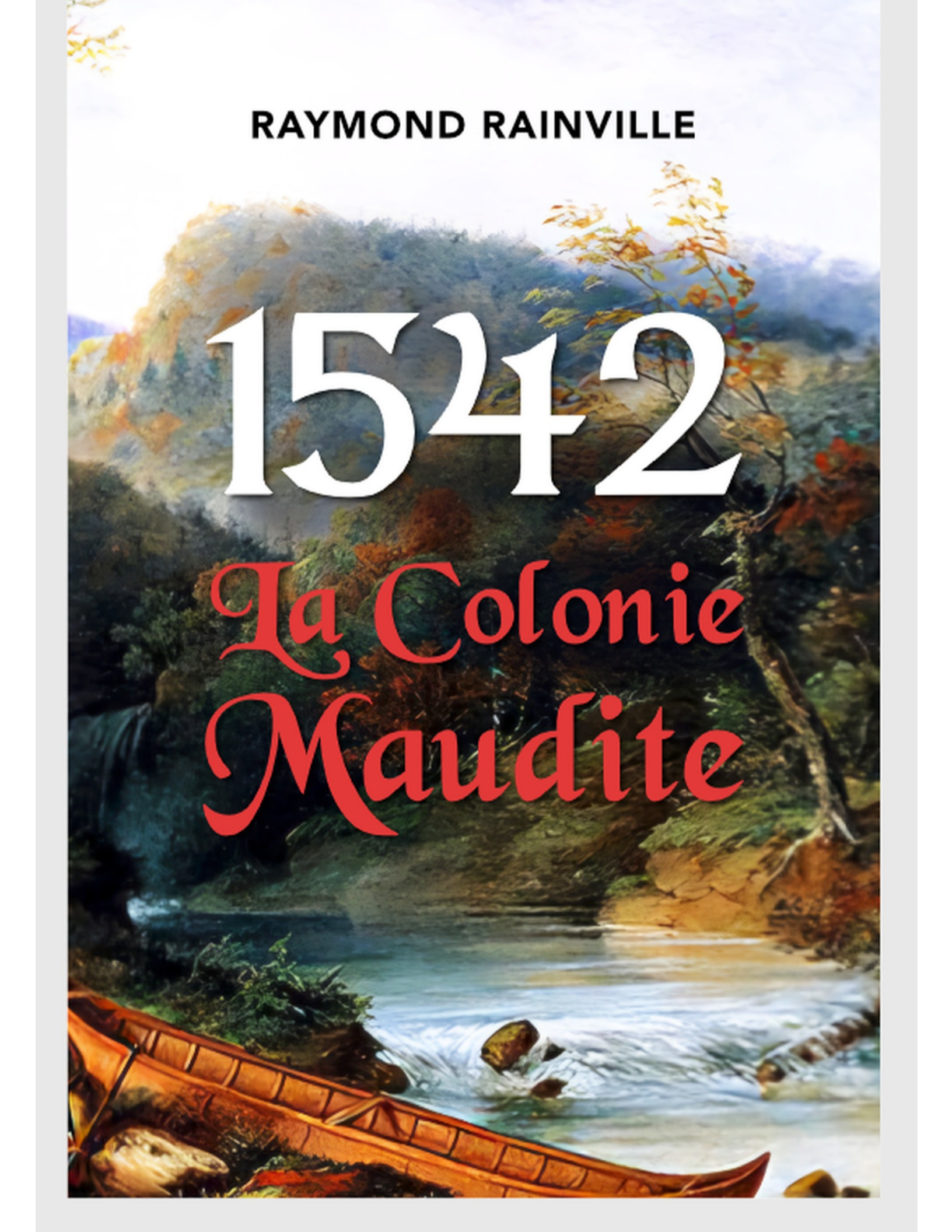


The background of the cover is a Romantic-style landscape painting. It depicts a river flowing through a lush, forested valley. In the foreground, a wooden canoe is partially visible on the left. The river has a small waterfall or rapids in the middle ground. The sky is filled with soft, white clouds, and the overall color palette is rich with greens, browns, and blues, typical of 19th-century landscape art.

RAYMOND RAINVILLE

1542

*La Colonie
Maudite*

Raymond Rainville

1542 La Colonie maudite

© Raymond Rainville, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9529-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de la page couverture :
Huron indians at portage, peinture du domaine public
par Cornelius Krieghoff, détail.

En hommage aux Premières Nations d'Amérique
et à la nation québécoise
qui comme *Magtogoek*¹ poursuivent leur longue marche.

Chapitre I

Tuez-les tous

Paris, septembre 1572

Mon cher fils, dans quelques jours, ou tout au plus quelques semaines, je vais mourir de la façon la plus ignoble qui soit. Je t'écris donc sans avoir la certitude de pouvoir te raconter tout le chaos que fut ma vie.

Maintenant que je te sais à l'abri de la folie destructrice qui déferle sur Paris et la France, j'attends la mort sans aucune appréhension, comme une délivrance, même. Ma seule crainte se résume à ce qu'elle me révèle l'existence de Dieu ; ses fidèles m'ont tellement gâché la vie, que je n'espère de la mort qu'un néant libérateur.

J'aurais tellement aimé te laisser un souvenir plus glorieux de mes derniers instants qu'un bref, mais définitif passage sur le gibet en place de Grève. Je ne peux malheureusement pas choisir ma mort, pas plus, d'ailleurs, que je n'ai pu choisir les événements qui ont marqué la grande majorité de ma vie.

J'espère de tout cœur que mon récit te permettra de m'aimer ou du moins, de me comprendre et de m'estimer. Je peux l'écrire grâce à la complicité très bien rémunérée de Damien, mon gardien à la prison du Châtelet. Si tout se déroule comme prévu, cette histoire te sera remise par mes hommes de loi le jour de tes vingt ans.

Je vais être pendu pour des actes dont je ne me reconnais pas coupable, mais pour lesquels j'accepte la terrible sentence que la justice m'a imposée. Car, jadis, j'ai fait bien pire que ce qui me vaut la pendaison. La justice royale ne fera qu'appliquer la peine que ma propre conscience m'a infligée voilà une trentaine d'années et avec laquelle j'ai dû vivre tout ce temps.

Je vais mourir pour des faits survenus lors de la terrible nuit du 24 août 1572. Au cours de cette nuit, toutes les abominations dont les humains sont capables ont déferlé sur Paris. Pour moi, cette nuit sera pour toujours la dernière où j'ai pu

te serrer dans mes bras. Pour les autres, elle est devenue *la Saint-Barthélemy*. Saint-Barthélemy, patron des bouchers. Quelle ironie !

En fin d'après-midi, le samedi 23 août, je quittai mon petit logement près du Louvre pour aller vous retrouver, ta mère et toi. Les quelques heures passées avec vous deux, chaque samedi soir, comblaient à elles seules l'immense vide de mon existence. À peine quelques minutes de marche séparaient les deux logis, mais je mis plus d'une demi-heure à me frayer un chemin à travers une foule bigarrée et agitée.

Bien sûr, je savais que le mariage de la princesse Marguerite, sœur de notre roi Charles IX, avec le jeune roi Henri de Navarre avait amené à Paris près d'un millier de Navarrais, qui pour la plupart, avaient établi leur quartier près du Louvre. Ce triste mariage voulu par notre roi et sa mère, la reine mère Catherine de Médicis, n'était qu'une tentative désespérée d'apaiser les tensions entre les catholiques et les protestants, principalement sous la gouverne politique du roi de Navarre.

Je savais aussi que les Parisiens, fervents catholiques, s'opposaient fortement à ce mariage, mais jusqu'alors, je ne m'étais pas rendu compte de l'ampleur de la haine que les Parisiens vouaient à ces jeunes Navarrais, qu'ils jugeaient vulgaires et surtout, irrémédiablement hérétiques. Cette haine était tellement perceptible que je sentais une sourde angoisse monter en moi, une sensation que je n'éprouvais que très rarement.

Ta mère, la douce Louise, m'ouvrit la porte avec son charmant sourire habituel. Toutefois, ce jour-là, je crus percevoir une certaine appréhension dans son regard.

— Bonsoir, Jean, je suis heureuse de te voir, me dit-elle en refermant précipitamment la porte.

— Bonsoir, Louise.

Je l'embrassai de ce baiser que partagent les ex-amants quand la passion a fait place à une sereine amitié.

— Tu sembles soucieuse, lui fis-je remarquer presque malgré moi.

— Non, pas du tout.

J'allais lui répondre, lorsque tu t'es précipité sur moi en criant : « Papa ! Papa ! » J'eus à peine le temps de me pencher pour t'enlacer et te couvrir les joues de baisers. Comme chaque samedi, j'étais ému de te voir débordant de bonheur et de santé, prêt à conquérir le monde du haut de tes cinq ans. Je me retournai vers Louise, reconnaissant pour ses formidables qualités de mère, mais un peu inquiet de son état.

— Vraiment, tu me sembles fatiguée et soucieuse, insistai-je.

— Non, c'est cette chaleur et cette agitation dans les rues qui me fatiguent, mais rien de grave.

Un peu rassuré, je me redis pour la millième fois que je ne méritais pas un fils comme toi et une ex-amoureuse comme Louise. Sois certain, cher enfant, que tu es bien le produit d'un amour sincère et réel, bien que très bref. Je dois préciser que j'ai connu ta mère à l'orée de mes cinquante ans, alors qu'elle était dans la jeune trentaine. Une vague de passion s'est emparée de nous, pour se briser deux ans plus tard sur les écueils élevés par notre différence d'âge.

Quatre mois après notre séparation, ta mère m'apprit qu'elle attendait un enfant. Toi ! J'en fus ravi. Comme ma situation financière me le permettait, je l'installai dans un petit, mais confortable logement près de Saint-Eustache. Après m'être assuré que vous ne manquiez de rien, je me mis à vivre pour ces quelques heures passées avec vous deux tous les samedis soir.

Pendant que Louise me servait un verre de vin avec cette langueur qui faisait son charme, je te lançai un ballon de soule que tu me retournas aussitôt avec un plaisir évident.

— Doucement, les hommes, nous lança Louise en affichant un air colérique.

Nous continuâmes à nous échanger doucement le ballon, tandis que ta mère s'affairait à servir le repas. L'accomplissement de ces gestes familiers lui rendit sa sérénité et son sourire habituels.

— As-tu croisé les jeunes mariés près du Louvre ? me demanda-t-elle en faisant évidemment allusion à la princesse Marguerite et au roi de Navarre.

— Non, tu sais... moi et la famille royale.

— Oui, je sais que tu n'es pas très porté sur les mondanités. N'empêche que

c'est un mariage qui va faire parler les gens pendant des années. As-tu au moins su qu'au moment où la pauvre Marguerite, toujours amoureuse de son cher duc de Guise, hésitait à prononcer le fameux oui, le roi Charles lui a donné un vigoureux coup de pied dans les reins pour qu'elle s'exécute ?

— Oui, j'ai entendu ça. Décidément, ce mariage ne part pas du bon pied !

Le visage de Louise affichait maintenant cette joyeuse expression qui m'avait toujours tant charmé.

— Toi, il t'aurait fallu beaucoup plus qu'un coup de pied pour te faire dire oui devant l'autel ! se moqua-t-elle.

— Si j'avais su que tu faisais d'aussi bons civets de lapin, j'aurais dit oui sans hésitation et sans coup de pied.

— Dommage, murmura-t-elle doucement, tandis qu'un nuage de tristesse assombrissait à nouveau son visage.

— Peut-être pour moi, mais toi, tu aurais été très malheureuse de te retrouver mariée avec un vieux goujat de mon espèce.

— Non... enfin... Je voulais dire que c'est dommage que ce mariage, même arrangé et mal parti, n'ait pas réussi à rétablir la paix entre catholiques et protestants, comme l'espérait la reine mère.

— Tu n'es pas un peu pessimiste ? Ce mariage date de seulement cinq jours.

— Tu n'as pas su pour l'amiral de Coligny ?

Malgré mon ignorance de l'actualité mondaine, je compris que Louise parlait de Gaspard de Coligny, chef de guerre du parti protestant, que Charles IX avait nommé à son conseil, toujours dans le but de calmer les tensions entre catholiques et protestants. Devant mon air interrogateur, elle continua.

— Mon cher Jean, tu vis vraiment dans ton antre, coupé du monde. Coligny a été victime d'une tentative d'assassinat, hier matin. Le coupable serait un nommé Maurevert, un homme du duc de Guise. Tu comprends ce que cela signifie ?

Les conséquences terribles de cet acte étaient très évidentes, même pour moi. Coligny avait l'intention d'entraîner la France dans une guerre contre la très

puissante et très catholique Espagne, en appuyant une révolte protestante dans les Pays-Bas, une possession espagnole. Le duc de Guise, en tant que chef du parti catholique français, s'opposait fortement au plan de Coligny, tout comme la reine mère, qui craignait autant l'armée espagnole que l'influence grandissante du vieux général protestant sur son royal fils. Ce dernier, fidèle à son habitude, n'arrivait pas à trancher entre ces deux partis diamétralement opposés.

L'attentat contre Coligny ne pouvait qu'avoir été ordonné par le duc de Guise ou la reine mère. Dans un cas comme dans l'autre, les protestants allaient sûrement se soulever suite à cet acte aussi insensé qu'infâme.

— Les protestants vont réagir, continua Louise, comme si elle avait lu dans mes pensées. Plusieurs pensent même que la reine mère les a attirés dans un piège en organisant ce mariage.

Je me demandais qui la renseignait aussi bien sur la situation politique. Une voisine ? Un amoureux ? Peut-être inconsciemment, mais évidemment sans aucune justification, l'imaginer avec un autre homme fit monter un profond mécontentement en moi. Au point que j'osai lui demander :

— Tu n'aurais pas un protestant dans ta vie, par hasard ?

— Je n'ai pas UN protestant, mais plusieurs protestants dans ma vie. J'attendais une bonne occasion pour t'en parler. J'ai rejoint la religion réformée et je m'en porte fort bien.

Le mécontentement céda la place à une profonde colère, que je ne pus malheureusement réprimer.

— Quoi ? Après tout ce que j'ai dû vivre voilà trente ans à cause des religions, comment as-tu pu faire une telle chose ? Tu sais que je réprouve toutes les religions. Elles m'ont fait trop de mal. Leurs chicanes ridicules te détruiront et notre fils avec toi ! Les religions ne sont qu'un outil politique pour les hommes, qu'ils s'appellent Guise ou Coligny !

— Moi, je ne crois pas que les religions soient mauvaises. Et puis, je ne sais pas ce que tu as vécu voilà trente ans. Tu ne partageais jamais tes émotions quand nous étions ensemble. Déjà, tu vivais dans ton monde à toi... Tu ne voulais pas créer un monde pour nous deux, pas plus que tu ne le voulais pour nous trois après la naissance de Guillaume. Avec mes coreligionnaires, je peux partager mes émotions, avoir une vie émotive et spirituelle. Toi, tu n'as jamais